Ville d'Avesnes les Aubert



De sa libération en Septembre 1944

à

l'Armistice de Mai 1945

par le groupe du Patrimoine
d'Arts et Culture

PREFACE

C'est grâce à quelques écrits de cette époque, ainsi qu'aux témoignages recueillis auprès des personnes âgées, qu'il a été permis au groupe du Patrimoine d'Arts et Culture de relater les événements tels qu'ils se sont passés durant cette période. Toutefois il serait assez difficile de les relater sans déborder quelque peu les limites de notre village.

L'ATTENTE

Cette fin d'Août 1944 est surtout marqué par un fort ralentissement qui fut suivi par l'arrêt complet de toutes activités, tant à Avesnes que dans la région. Il est vrai que les Allemands avaient décrété l'arrêt de toute circulation sur les routes, y compris à bicyclette. Ils n'avaient nul besoin de nous l'interdire, car l'aviation alliée, maître du ciel, nous l'avait déjà fait comprendre en mitraillant à basse altitude tout ce qui bougeait, tant sur les routes que sur les voies ferrées.
Puis, sans que nous en connaissions la raison, cette activité diminua considérablement. De son côté, la radio française établie à Londres nous envoyait des messages de prudence pour le cas où nous aurions à passer le front; et nous informait qu'après les durs combats de Normandie, un effondrement complet de la résistance allemande se trouvant au nord de la Seine, était à prévoir. Pour nous, c'était enfin le calme après les quatre mois de bombardements et de mitraillages de toutes sortes que nous venions de subir. Et c'est dans cette atmosphère assez indécise que nous attendions fébrilement notre libération.

Si, en cette fin août, tout était calme pendant la journée, les nuits étaient assez agitées par le bruit que faisaient les troupes allemandes qui reculaient devant la poussée des alliés.

Les résistants, profitant des heures tardives, parsemaient les routes de clous spéciaux à deux pointes qui, lorsqu'ils étaient projetés par terre, l'une des pointes se dressait automatiquement à la verticale. Ces pointes d'environ 5 cm de longueur ainsi que de petites mines mettaient à mal bien des pneus de véhicules allemands.

Le 1er septembre après-midi, posté au quartier du Calvaire d'Avesnes-les-Aubert, il nous semblait entendre, venant de très loin, bien au sud de Cambrai, comme de vagues bruits d'explosion entrecoupés de longues périodes de silence, puis tout cessa à l'approche de la nuit. Cette fois nous pensions fermement que la libération serait pour le lendemain.

Dans la matinée du 2 septembre, nous découvrîmes près du Calvaire, deux soldats portant l'uniforme allemand, mais sans armes, qui prenaient quelque repos. Ils étaient sales et complètement épuisés. Nous les interrogeâmes tant bien que mal en allemand. Ceux-ci ne semblaient pas maîtriser cette langue, aussi nous avons pensé que ce ne pouvait être que deux soldats de l'armée VLASSOV, un général Russe qui s'était mis à la solde des Allemands. Nous leur fîmes comprendre qu'ils se trouvaient encerclés par les alliés et nous les avons invités à venir se reposer dans une maison toute proche. Un peu mis en confiance, ils ont finalement accepté de nous suivre (nous ne pouvions pas les faire prisonniers car nous étions toujours sous la domination des Allemands). Quelques hommes de notre petit groupe trouvaient que le quartier « du calvaire », (il n'y avait là aucune

construction à cette époque) se présentait comme un excellent point d'écoute et d'observation. Ainsi nous pouvions entendre les déflagrations qui se précisaient beaucoup plus loin, vers le sud de Cambrai. Mais le grand silence pesant en direction de Caudry et du Cateau commençait à nous inquiéter.

Las d'attendre devant le café du Calvaire, nous nous séparâmes. Avide d'en savoir d'avantage, je quittai cet endroit pour me porter quelque trois cents mètres plus bas, dans les environs de la gare d'Avesnes, où j'appris qu'un petit groupe de soldats allemands accompagné d'un gradé se serait rendu aux résistants alors qu'ils fuyaient vers Solesmes en suivant la voie du chemin de fer. Mais était-ce vrai ? Cela s'est avéré exact par la suite.

La situation semblait se détériorer, je jugeai plus prudent de rentrer chez moi, comme nous le conseillait la radio de Londres. A peine eus-je fait quelques pas pour revenir en direction du Calvaire, qu'un bruit de moteur derrière moi me fit me retourner. J'étais seul dans la rue et j'avais derrière moi un véhicule allemand « tout terrain » qui, tout en se déplaçant assez lentement, traversait le passage à niveau de la gare. Ne pouvant fuir ou me cacher, de peur que l'on me tire dessus, je le regarde passer et remarque qu'ils sont 7 ou 8 dans un véhicule débâché. Deux hommes munis d'armes automatiques sont allongés sur les garde-boue avant du véhicule avec un doigt sur la gâchette. Dans la caisse arrière du véhicule, d'autres soldats également bien armés, se tenaient prêts à riposter à la moindre alerte. Ces hommes, à ce que je pouvais voir, étaient sales, fatigués, les yeux hagards. Ils remontaient lentement l'Avenue Jules Guesde et semblaient bien décidés à vendre très chèrement leur peau, si bien que, la peur me tenaillant, j'oubliai totalement d'observer la direction qu'ils avaient prise au carrefour du Calvaire.

Je rentrai chez moi vers 11 heures 30 et mon père conseilla alors de nous mettre à table :

« Mangeons, dit-il, on ne sait pas ce qui nous attend » .

En dépit des recommandations de la radio de Londres, j'échafaudai pendant le repas un plan qui me permettrait d'observer la situation sur une très grande étendue, non pas au Calvaire où ce serait très dangereux, mais dans le jardin d'un oncle qui habitait près de là.

Je me rendis donc chez lui assez décontracté, mais à l'instant où j'ouvrais sa porte d'entrée, passèrent assez près de moi, au carrefour du Calvaire, deux véhicules débâchés me rappelant celui qui m'avait dépassé dans l'avenue Jules Guesde. Ces deux véhicules qui venaient de la direction de Cambrai et poursuivaient leur route vers St Vaast, m'avaient fait rentrer précipitamment à l'intérieur de la maison

J'expliquais à mon oncle le but de ma visite et lui racontais ce que je venais de voir. Il me conseilla d'aller me mettre derrière une meule de fanes de pavots qu'il avait faite le long de sa remise, après sa récolte de graines d'oeillettes. Son

fils, qui désirait m'accompagner, eut tôt fait de s'équiper d'une paire de jumelles et nous nous installâmes confortablement à l'abri des regards indiscrets.

L'endroit était idéal et nous pouvions observer ce qui se passait dans toute la partie située à l'est d'Avesnes, c'est-à-dire que nous avions l'oeil sur les chemins qui, d'Avesnes mènent à Boussières, à Carnières et vers Cambrai. Nous contrôlions également le chemin de Carnières à Rieux par la « Tour de Rieux », celui de Rieux à Iwuy et une autre partie de la route Naves à Villers-en-Cauchies, près du « Calvaire de Rieux ». Nous étions très occupés à surveiller tout ce secteur. Mais seules, quelques explosions d'obus au nord de Cambrai nous indiquaient la progression des troupes alliées.

Aux environs de quinze heures (nous n'avions pas de montre) une chose noirâtre et assez volumineuse attira notre attention. Elle semblait sortir de terre, venait de Rieux et se dirigeait lentement vers « la tour de Rieux ». Avec le soleil de face, nous ne pouvions en définir exactement les contours, mais au fur et à mesure qu'elle sortait de terre, nous vîmes que cette chose à la forme étrange n'était en fait qu'un chariot attelé de deux chevaux, encore muni de tout l'équipement de moisson, le tout était recouvert d'une très grande bâche qui lui donnait cet aspect curieux, qui nous avait intrigués. Arrivé sur la partie plane qui se situe à environ deux cents de mètres de « la Tour, » cet attelage fit demi-tour et repartit en direction de Rieux en disparaissant de nouveau à notre vue.

Cette situation insolite nous rendit assez perplexes, et nous nous interrogions sur les raisons qui avaient poussé ce cultivateur inconscient du danger qu'il encourait, à venir s'exposer ainsi que son attelage, si près de la « Tour de Rieux ». Aucune explication ne nous venant à l'esprit, nous reprîmes nos observations. Aucun signe avant coureur ne nous signalait l'approche de nos libérateurs.

Cependant vers 16 heures, quelques véhicules venant de Carnières se dirigeaint vers la « Tour ». Des silhouettes se profilaient à l'horizon. Mais la distance qui nous séparait, (près de deux kilomètres), ne nous permettait pas de voir si nous avions affaire à un petit groupe d'Allemands en retraite ou à une patrouille avancée de troupes alliées. Après avoir traversé la route Cambai - Solesmes, ils allèrent vers Rieux. A ce moment-là, nous pensâmes que nous allions être renseignés sur l'identité de ce groupe : la réponse nous arriva bien vite par le carillonnement des cloches de Rieux. Nous attendîmes encore quelques instants dans l'espoir de voir apparaître d'autres silhouettes, mais bien vite, nous nous rendîmes à l'évidence, ce n'était que quelques véhicules envoyés en reconnaissance. Très impatients de commenter autour de nous ce que nous venions de voir, nous quittâmes notre poste d'observation pour fêter cet évènement avec les gens du voisinage.

Avides d'autres informations de ce genre, nous retournâmes à notre poste, mais tout était bien calme tandis que plus loin c'était la fête. Des cris de joie

inondaient la rue et la tentation de nous mêler à ces gens heureux s'avéra très forte. Il nous fallut bien du courage pour ne pas partager leur bonheur.

Tandis que les tirs s'éloignaient vers le nord après avoir dépassé largement Cambrai, de notre poste, on pouvait constater que c'était toujours le calme complet en direction de Caudry et du Cateau. (voir carte poussée alliée).

Soudain un bruit à la fois sourd et métallique attira à nouveau notre attention dans la direction de Carnières. Nous assistâmes alors à un long défilé de véhicules de toutes catégories qui, depuis Carnières, martelaient le pavage de ce chemin en direction d'Avesnes-les-Aubert par la rue de Cambrai.

Nous étions si impressionnés par cette vision et ce vacarme, auxquels se joignaient la poussière soulevée par tous ces véhicules, et le cliquetis des engins chenillés. Déjà quelques gars plus hardis que les autres, après avoir escaladé un talus en forte pente, entreprirent de faire les « quatre cents mètres » qui les séparaient de nos libérateurs. Puis ce fut la cohue, drapeaux en tête à travers champs.

Emportées par un élan d'allégresse, beaucoup de personnes coururent vers cette colonne hautement surveillée par un petit avion d'accompagnement. Lorsque l'un d'entre nous cria :

« Et les Russes? »

C'est vrai, ceux-là, nous les avions totalement oubliés, alors avec dépit, nous revînmes sur nos pas, tandis que les autres s'éloignaient pour aller acclamer les Américains.

Nous allâmes chercher les Russes au pas de course, mais ce n'était pas pour la même cause, car nous, c'était pour voir nos libérateurs, pour eux, c'était faire connaissance avec leurs geôliers. Arrivés sur le haut du talus qui borde le chemin du lieu-dit « le Coupe-Gorge » jusqu'au passage à niveau de la rue de Cambrai, nous signalons à grands renforts de gestes, la présence de nos encombrants prisonniers à un chef de char. La lourde machine s'arrête et le gradé fait grimper « nos deux Russes » de chaque côté du canon de la tourelle. Puis sans nous avoir manifesté le moindre signe d'amitié, le gradé fait démarrer brutalement le char qui reprend sa place dans la colonne. Ce premier contact avec les Américains nous a quelque peu refroidis car il n'était surtout pas celui que nous attendions.

Ce très court arrêt nous a permis de remarquer que, sur l'avant des chars, étaient soudées d'énormes plaques d'acier en forme de dents de scie, certainement destinées à hâcher les haies, très nombreuses en Normandie d'où ils venaient. Nous avons pu également remarquer que, sur les pare-chocs des « jeeps » et de certains camions étaient fixées, à la verticale, de grandes cornières métalliques, destinées à protéger les occupants des véhicules des fils électriques ou téléphoniques qui pendaient lamentablement dans certaines rues.

Lorsque, vers 18 heures nous revînmes dans notre quartier, nous apprîmes la tragédie arrivée à Rieux et nous comprîmes enfin l'attitude du cultivateur de ce village, qui était venu avec son attelage près de la « tour ». Il venait très

certainement récupérer les corps des fusillés, tout en ignorant peut-être les deux autres corps tués aux abords du carrefour de la « Tour ».

Autre mauvaise nouvelle, une partie d'Avesnes venait d'être libérée, tandis que l'autre partie se trouvait aux mains des Allemands et cela depuis l'après-midi dans le quartier dit: « du Camp de Châlons ». Ils occupaient les deux points forts qui sont le « pont des imbéciles » rue Sadi Carnot et le carrefour des routes Avesnes-Bévillers et Cambrai-Solesmes.

Cette fois encore, je trouvais dans mon grenier le poste d'observation idéal. En soulevant légèrement une tuile, je pouvais observer tout ce qui se passait dans ce quartier. Je remarquais que sur le pont, camouflés dans les hautes herbes, se tenaient quelques soldats, tandis que d'autres plus nombreux avaient pris position à différents endroits du carrefour qu' ils voulaient défendre. Au milieu de ce carrefour quelques hommes discutaient entre eux, sans doute des officiers. Je pouvais également voir l'arrière de deux ou trois véhicules, positionnés de façon à fuir rapidement vers Bévillers. Le secteur semblait calme, on ne voyait déambuler aucun civil. Il est vrai que, de temps à autre, claquait un coup de fusil tiré par les soldats embusqués sur le pont. Cet observatoire privilégié dominait la rue Sadi-Carnot.

La situation n'évoluant guère, je m'apprêtais à quitter mon poste, lorsque j'entendis le bruit d'une moto venant d'Avesnes, et se dirigeant vers le Calvaire. Le ou les occupants de cet engin lâchèrent de cet endroit, une rafale de mitraillette avant de partir dans un autre direction; geste pour faire comprendre aux Allemands qu'il y avait autour d'eux des français qui les bravaient et les affrontaient. Hélas, que pouvaient faire nos quelques valeureux téméraires, devant des hommes très armés et aguerris?

Poussé par la curiosité, j'attendis la tombée de la nuit pour aller faire un tour dans Avesnes en vélo. Je n'avais pas osé sortir plus tôt de crainte d'être vu par les soldats allemands postés sur le pont.

Les rues que je pouvais visiter étaient presque désertes, les volets des maisons étaient clos et les rideaux servant à camoufler les lumières étaient partout tirés. Passant devant la Mairie, je marquai un temps d'arrêt et j'aperçus qu'un résistant armé d'une mitraillette semblait monter la garde. Du bâtiment me parvinrent des éclats de voix provenant du bureau du maire. Je jugeais plus prudent de rentrer chez moi et je franchis à nouveau ce passage à niveau que je redoutais tant.

Avesnes Lez Aubert, le 2 septembre 1944 vers 16 - 17h.



Un char de la colonne blindée américaine qui vient de libérer
Avesnes Lez Aubert marque une pause place de l'Eglise.
(à l'arrière plan et à droite, la mairie)

LE CAMP DE CHALONS
OCCUPE PAR LES ALLEMANDS

Après l'occupation du lieu-dit « le camp de Châlons » les gens ont raconté avoir eu très peur, bien qu'ils se soient réfugiés dans leur cave en fermant portes et volets, le bruit ayant couru que les Allemands en position sur le pont de la rue « du Pire » (Sadi-Carnot) étaient là pour le miner. Mais ceux-ci, contrairement à la rumeur , ne faisaient que tirer sur tout ce qui bougeait. C'est ainsi que dans la rue « du pire », un homme fut blessé par une balle. Il fallait redoubler de prudence car leur tir parvenait jusqu'à la place Jean Jaurès, ce qui malgré tout n'empêchait pas les gens de circuler. Connaissant bien leur village, ils se déplaçaient d'un quartier à un autre en empruntant les nombreux passages appelés « voyettes » qui se trouvaient un peu partout au fond des allées de jardin. Les familles voisinant avec les Allemands, se voyaient obligées de les restaurer, de mauvaise grâce bien sûr, mais elles ne pouvaient faire autrement. Ou bien encore, ces soldats prenaient tout ce qu'ils trouvaient, se saoûlant à outrance devant les gens qui n'osaient se rebeller. Ceux ou celles qui ont vécu ces heures tragiques, connurent un vif soulagement, lorsqu'ils apprirent leur libération qui eut lieu dans la nuit du 2 au 3 septembre 1944.

Cette libération attendue depuis des années amena l'apaisement au coeur des hommes. Les jeunes voyaient la fin de leurs tracas, car l'ennemi les avait pourchassés comme des bêtes pour servir de main-d'oeuvre à la construction du « mur de l'Atlantique », dans la très fameuse organisation T.O.D.T. Combien de ces jeunes avaient dû quitter leur foyer pour rejoindre le maquis ou se cacher chez des parents ou des amis. La plupart étaient des réfractaires au service du travail obligatoire (S.T.O), ou de la classe 1942, spécialement mobilisée pour les envoyer travailler en Allemagne, sans oublier ceux qui avaient eu la malchance d'être pris dans une rafle et qui s'étaient évadés. Tous ces hommes bien souvent sans domicile légal étaient exclus des services de ravitaillement.

Notre libération
vu par Jean Guidez

Les Réfractaires au S.T.O.

Fin octobre 1942, un décret du gouvernement de Vichy institue le service du travail obligatoire, dit S.T.O. Dès le début de l'année 1943, tous ceux qui ont un emploi, reçoivent une carte de travail tamponnée par la préfecture, (carte malheureusement disparue) et de leur employeur, un certificat de travail de coule paille, attestant l'emploi et dont on ne devait jamais s'en séparer.

Ici le recto verso d'un de ces certificats, qui comme l'on pourra le constater par la suite est un vrai, faux document d'une époque, où il était plus sage de fermer les yeux.

CERTIFICAT DE TRAVAIL (Mod. T)

délivré sous la responsabilité de :

Monsieur TARDIF Louis

Qualité : Directeur des Chantiers

(L'Employeur indiquera son titre, la raison sociale et l'adresse de son Établissement)

Usines Forestières

Reims

A VENDRESSE, le 28 AVRIL 1943

Signature et cachet du Responsable

M. 37280-42. (80)

IDENTITÉ DU TITULAIRE

Nom et Prénoms GUIDEZ Jean Bapt.

Né le 11 Août 1921 à Avesnes Les Aubert

Adresse : 44 Rue Jules Ferry Avesnes Les Aubert

Nationalité : Française

exerçant { dans l'Établissement / à son compte } { moins de 30 heures / plus de 30 heures }

(rayer les deux mentions inutiles)

le métier de Bucheron

depuis le 29 mars 1943

inscrit dans la catégorie 5

sous le N° 90

Le Titulaire

- Fait assez troublant, dans le courant de ce mois de mars 1943, un bon nombre de convocations, provenant des autorités allemandes, parviennent au domicile de ce travailleurs; avec pour le Cambrésis, l'obligation de se rendre à une certaine d en gare de Cambrai, muni de deux couvertures, deux jours de ravitaillement et êt chaussé de bonnes chaussures; le destination du convoi était Leibzig, où ces requ devaient travailler dans des usines d'armement. Ces convocations étaient accom pagnées de toutes sortes de menaces envers celui qui ne se présenterait pas, men ces qui pouvaient avoir des concéquences également envers sa famille.
- Beaucoup de ces convoqués, fuirent pour aller travailler dans des fermes où ils avaient l'habitude d'y travailler pendant la campagne betteravière.
- D'autres trouvèrent un emploi sur les terrains d'aviation de Niergnies et d'Epin
- Enfin, certains ayant eu vent, que des chantiers forestiers Ardennais accueillai des réfractaires au S.T.O et c'est ainsi que de nombreux jeunes de notre région, dont quelques Avesnois, se trouvèrent soudainement bûcheron, dans un des nombre camps forestiers de la forêt ardennaise. Le plus important de ces chantiers étai situé ou nous étions, c'est à dire: à près de ving cinq kilomètres au sud de Cha leville, les conditions de vie étaient mauvaises et le travail à la tâche très épuisant. Mais nous étions libres et surtout en France. Cependant au fil des mo qui s'écoulaient, nous nous sommes aperçus que ce chantier était en fait, un maquis qui sommeillait.

-Début septembre 1943 et selon des témoignages recueillis sur place longtemps ap. le chantier fut victime d'une énorme rafle, qui eu pour résultat: une centaine d'hommes ramassés et envoyés en Allemagne comme travailleurs, seize furent arrê trois de ces hommes fusillés et douze furent emmenés dans un camp de concentration situé dans les Vosges, de ces douze déportés, un seul rentrera. Une plaque apposée sur un mur de doutènement de la place de Vendresse, rappelle leur mémoi- Ceux qui restèrent, se réfugièrent ensuite plus au Nord, où peu après le débarq ment du 6 juin 44, ils engagèrent le combat contre les Allemands au prix de nombreuses pertes.
-Nos réfractaires Avesnois, ainsi que ceux des villages environnant étaient tou revenus, lorsque survint cette rafle du début septemore 43.
-Ces lignes témoignent, combien il était difficile de se soustraire des rouages- de cette machine de guerre allemande. aussi la joie de ces réfractaires était d'autant plus grande, lorsqu'ils virent arriver vers eux, ces troupes alliées, qu allaient mettre une fin leur angoisse.

J. GUIDEZ

C E R T I F I C A T

Je Soussigné, Capitaine TARDIF Henri (Ex-Chef du Maquis de VENDRESSE -Ardennes-).

Certifie que le nommé : Guidez Jean

demeurant à Avesnes-les-Aubert (Nord) a servi sous mes ordres dans ce camp de Réfractaires du 27/3/43 au 2/9/43.

En foi de quoi je délivre ce certificat attestant ses services.

Bourg, le 4 octobre 1945

MAQUIS DE VENDRESSE — FFI — LE COMMANDANT

Le dimanche 3 Septembre 1944

Sitôt levé, je gagnai le grenier pour observer le carrefour « du Ferblantier » (actuellement super marché Match) qui se trouvait depuis la veille aux mains des Allemands. A mon grand soulagement, les soldats étaient partis, ils avaient dû fuir à la faveur de la nuit, problablement vers Bévillers. Il ne restait plus que du petit matériel déposé près d'un arbre que quelques curieux examinaient prudemment. Cet arbre se trouvait dans l'angle d'une pâture, aujourd'hui disparue. Dans l'avenue Jules Guesde, la rumeur du retrait Allemands s'était déjà propagée et chacun espérait que ce départ préludait enfin à notre libération.

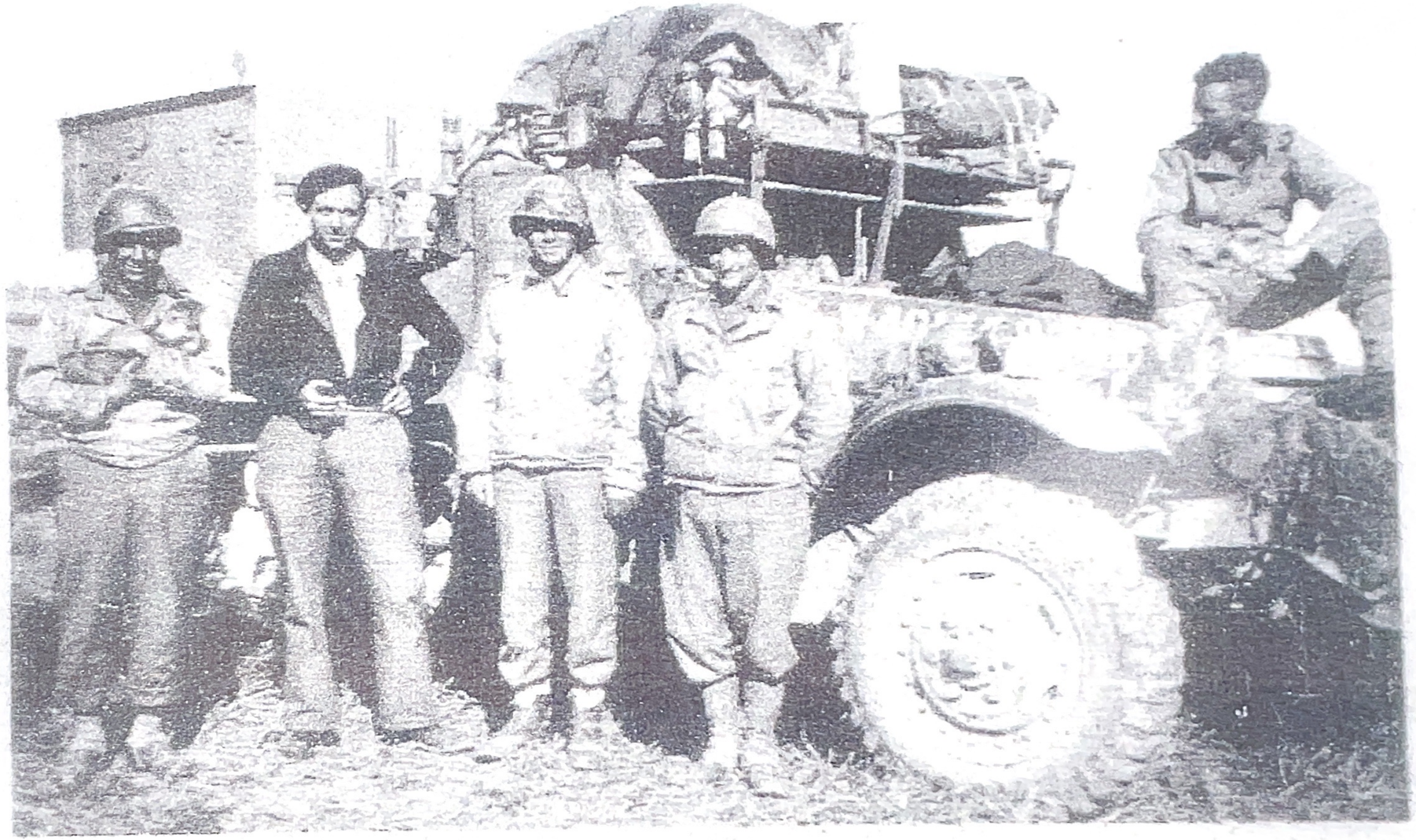
Le bruit courut soudain qu'un important campement américain s'était implanté dans la nuit sur une hauteur du chemin qui conduit d'Avesnes à Carnières, à quelques centaines de mètres du lieu dit « le coupe-gorge ». J'enfourchai de nouveau mon vélo. Parvenu au carrefour du « Calvaire », je découvris à moins d'un kilomètre de là, un immense camp composé de tentes, de filets de camouflages, mais aussi d'engins de guerre prêts à se mettre en action. Arrivant sur place, j'aperçus alors sous des filets, des hommes qui semblaient dormir. Puis mes pas m'amenèrent devant des soldats qui se tenaient près d'une mitailleuse lourde installée sur un camion blindé, qui devait servir à abattre les avions. J'essayai d'engager la conversation avec ceux qui étaient de faction et leur fis remarquer que le canon tonnait quelque part au delà de Carnières, dans la direction d'une grande ferme isolée connue sous le nom « le Fresnoy ». Les Américains me firent alors comprendre que quelques chars de leur groupe donnaient l'assaut à une ferme où se seraient probablement retranchés des Allemands.

Longtemps après, j'appris qu'après avoir donné l'assaut et avoir gravement endommagé l'énorme bâtisse dont les origines remontaient à l'époque des Templiers, nos libérateurs ne trouvèrent qu'un couple de polonais, gardien des lieux, qui s'était réfugié dans une cave. L'information était fausse mais le bâtiment était tellement endommagé qu'il fut rasé par la suite. Ainsi disparut une page de notre patrimoine régional. Quelques civils et résistants de Quièvy, armés de vieilles pétoires me rejoignirent à l'intérieur de ce camp. Les Américains acceptèrent de se faire photographier en notre compagnie, pour que subsiste à jamais ce beau souvenir. Un petit avion avec deux hommes à son bord, attérrit près de nous, sur une très courte distance, au milieu de tout ce déploiement de matériel. Cet appareil qui ordinairement, accompagnait chaque unité blindée, avait sans-doute survolé les chars qui venaient de donner l'assaut à la ferme.

Au moment où je me décidai à quitter le camp, les Américains s'affairaient

déjà à retirer les filets de camouflage tandis que d'autres étaient encore au stade de la toilette. Ces soldats me parurent bien sympathiques, contrairement à la froideur de ceux qu'on avait croisés la veille.

Dans l'après-midi la colonne reprit sa route vers la Belgique traversant Avesnes comme l'avait fait la précédente.



Monsieur Jean Guidez fraternise avec les soldats Américains de garde devant leur véhicule de défense contre avion le 3 septembre 1944, chemin de Carnières.



3 septembre 1944, dans le campement américain entre Avesnes lez Aubert et Carnières, vers les 10h30.



Matinée du 8 septembre 1944 - Civils et Militaires Américains fraternisent sur les hauteurs du chemin d'Avesnes à Carnières

TEMOIGNAGES

Madame Marie-Thérèse Pertriaux se souvient très bien avoir vu dans l'après-midi de ce 2 Septembre 44, une colonne blindée qui faisait une pause dans les rues de Cambrai (rue du 8 Mai 45) et de l'Erclin (rue Karl marx). A cette occasion, son grand-père donna à nos libérateurs quelques bonnes bouteilles de vin qui dataient d'avant guerre.

A la vue de ces Américains qui faisaient une halte dans Avesnes, une femme s'en retourna bien vite chez elle confectionner des beignets qu'elle s'empressa de leur distribuer.

Malheureusement,une personne qui venait de rendre visite à sa fille qui habitait Rieux, rapporta la mauvaise nouvelle: une rumeur courait qu' il venait de se passer une horrible tragédie dans ce village.

Quand à monsieur Baillon, lui, se souvient avoir été informé dans l'après-midi du 2 septembre :

« Alors que les Américains faisaient une pause comme on le sait, dans les rues de Cambrai et de l'Erclin, une voiture légère tout terrain allemande, avec trois soldats à son bord, arriva de la rue Sadi-Carnot et, chose curieuse, passa en marche arrière pour emprunter la rue Camélinat, jusqu'aux abords de la mairie. Après un léger temps d'arrêt elle remonta cette rue pour reprendre la rue Sadi-Carnot où les Allemands tirèrent plusieurs coups de feu ».

Pourquoi ce manège? Monsieur Guidez pense que, ayant eu vent de l'arrivée des Américains, les Allemands venaient se rendre compte par eux-mêmes de la véracité des bruits qui couraient parmi eux. Pourquoi en marche arrière? Pour se sauver au plus vite s'il y avait eu danger. En voyant la population groupée au monument, ils comprirent que les Américains étaient bien là.

Nos libérateurs, avertis par Monsieur Vilain, instituteur, que des Allemands armés se trouvaient très proches d'eux, n'eurent aucune réaction; ils laissaient ces détails à la résistance.

Monsieur François Leprette, adolescent à l'époque, nous a rapporté avoir été très impressionné par les avions qui survolaient les colonnes blindées à basse altitude.

Autre témoignage de Monsieur Jean-Pierre Dislaire de Rieux, agé de 9 ans à l'époque.

« A la maison nous étions dès le matin, tous à l'écoute de notre vieux poste de « T.S.F. La B.B.C de Londres répêtait aux informations, que les habitants « devaient rester dans leur maison, ne pas courir de risque d'attroupement, car « l'occupant en déroute pouvait s'en prendre aux civils

« Vers 9 heures, un sifflement au dessus du village, puis une explosion, un obus « venait d'éclater dans le potager de mon oncle, situé au lieu dit « le « BRUAU »,rue de la gare. Cet obus venait de la direction de Naves- « Escaud'oeuvre. Une unité d'artillerie était en position sur la petite route Naves- « Iwuy, les soldats de l'armée américaine eurent tôt fait de mettre fin à cette « résistance. Les Allemands tentèrent de s'échapper à bord de deux camions « bâchés, précédés d'une estafette.
« A leur sortie d'Iwuy vers Hordain direction Valenciennes, les Allemands, « attaqués par un groupe de F.F.I (Force Française de l'intérieur), sont « contraints de faire demi-tour. Pendant l'accrochage le passager du side-car est « tué, les allemands, fous de rage, prennent la direction de Rieux.
« Vers 11 heures trente, mon père, David Dislaire, sortant de la Mairie et le « secrétaire Monsieur Germain voient passer les S.S. Ils sont comme fous, les « yeux hagards l'arme au poing. Une grande frayeur s'empare de nos deux « Rieuxois : « il va se passer quelque chose d'atroce ! » Quelques minutes après « les armes se font entendre et 13 personnes innocentes viennent d'être abattues.
« Nos habitants avaient su que des détachements américains étaient dans le « secteur et qu'ils circulaient sur la grand'route Cambrai-Solesmes. La libération « avait créé une effervescence, aussi des groupes s'étaient-ils formés pour aller « voir, mais vers 10 heures trente, une petite pluie fine fit renoncer « momentanément la plupart d'entre eux. Pour ceux qui persistèrent dans leurs « marches vers nos libérateurs, ce fut le chemin d'un sanglant calvaire. Le groupe « devait être victime des S.S à « leur sortie de Rieux (à environ trois cents mètres de la chaussée Cambrai-Solesmes). Les S.S rassemblèrent nos treize civils sur cette route et, sans jugement, après les avoir mitraillés, ils les achevèrent coup par coup.
« L' affreuse nouvelle s'était divulguée dans le village et même dans les « environs, rapportée par des personnes venant de Carnières dont Monsieur « Gaston Maison.
« En début d'après-midi, une voiture de résistants d'Iwuy s'arrêta sur la place de « Rieux, pour emmener des volontaires voir les conséquences du massacre. La « frayeur et la tristesse devaient anéantir les plus braves.
« Vers 16 heures ce fut le soulagement inexplicable avec l'arrivée des véhicules « blindés américains descendant la rue de la Gare.
« Enfin la libération, mais une pénible mission restait à faire, celle d'aller « rechercher les corps des victimes pour les rendre à leurs familles. Les larmes, « les pleurs, l'émotion d'une population en état de choc, cette journée du samedi « 2 Septembre 1944 devait rester inoubliable.
« Le mardi 5 septembre, dans la matinée, eurent lieu d'émouvantes funérailles. « Sur la place de la mairie, une chapelle ardente réunissait les cercueils des « victimes. Une garde d'honneur était assurée par des résistants et des « personnalités.

« L'office religieux fut célébré place de la mairie devant une foule considérable « qui rassemblait des habitants de Rieux et des communes environnantes. Ce fut « ensuite la marche lente vers le cimetière pour l'inhumation des fusillés dans les « caveaux de familles.
Souvenirs de Jean Pierre Dislaire rapportés par Gustave Pezin notre historien local et publiés dans la revue « Jadis en Cambrésis » portant le n°48 d'octobre 1990 avec l'aimable autorisation de son fils Jean Christophe Dislaire.

Il est dommage que, dans ce document le nombre de véhicules engagés en direction de Carnières n'ait pas été précisé, ainsi que dans les nombreux témoignages recueillis par la suite. Car tout laisse à penser que les deux véhicules épinglés à Iwuy, se seraient, pour une raison quelconque, séparés ou perdus de vue dans la traversée de Rieux, ce qui expliquerait le passage à la même heure, d'un véhicule du même type, aperçu par Monsieur Guidez qui remontait l'Avenue Jules Guesde pour aller rejoindre la route de Cambrai-Solesmes. Quelque temps plus tard, deux véhicules du même type étaient également vu venant de la direction de la tour de Rieux et se dirigeant vers Solesmes. Les occupants de l'un de ces véhicules étaient-ils les responsables du massacre de Rieux? ou bien était-ce les deux? Il y a trop de choses en commun dans tous ces témoignages pour penser autrement.

D'autres affirmations à leur sujet montrent que ces soldats étaient d'une grande sauvagerie. En effet, poursuivant leur route, et arrivant devant une habitation qui fait face au chemin menant à St Hilaire, un homme, sur le pas de sa porte, ne dût son salut qu'à sa promptitude à lever les mains en l'air, car déjà l'un des soldats l'avait mis en joue.

Continuant sur Solesmes et arrivant au lieu dit « à L'alouette » (carrefour des routes Cambrai-Solesmes et gare de St Aubert et St Hilaire), un homme qui était parti, selon ses dires, de St Vaast pour voir les Américains, fut abattu devant la façade d'une habitation qui à l'époque, occupait un angle de ce carrefour, et les impacts des balles sont restés très longtemps imprimés dans le mur. Arrivés à St vaast, pour bien montrer leur intention , ils prirent en enfilade la grande rue où ils lancèrent de nombreux projectiles qui laissèrent des traces sur les murs de quelques maisons.

Cette suite d'agressions montre le degré de combativité de ces hommes prêts à tout pour sauver leur peau.

Quelque temps après le passage de ces brutes sanguinaires, une jeune fille de St Vaast remarque qu'un motocycliste allemand venant de St Aubert, s'arrête au milieu du carrefour des routes Cambrai-Solesmes et St Vaast-St Aubert. Celui-ci qui semble observer si tout est calme dans le secteur, repart vivement dans la direction de St Hilaire. Il fut abattu quelques instants plus tard dans ce village en voulant fuir un groupe de résistants.

A Avesnes-lez-Aubert, a-t-on frisé une tragédie comme à Rieux?

Alors qu'à Avesnes-lez-Aubert les troupes allemandes occupaient depuis 15-16 heures, le carrefour dit « du Ferblantier » et le pont « des imbéciles » rue Sadi-Carnot, un groupe de résistants d'Avesnes qui revenait de St Hilaire à bord d'un camion, se fait arrêter (au même endroit où quelques instants auparavant, quelqu'un avait été mis en joue), par un homme qui surveillait d'un angle de sa maison, les positions allemandes. Il expliqua aux occupants du camion, ce qu'il se passait car ceux-ci, qui ignoraient la présence des soldats sur leur chemin de retour, n'eurent alors que le recours d'effectuer une prudente marche-arrière pour se mettre bien vite à couvert, entre les talus de ce chemin, avant de repartir vers St Hilaire.

Dans son témoignage Monsieur Dislaire ne situe le retour des corps des fusillés à Rieux, qu'après la libération de 16 heures. Il ne peut s'agir ici, que des corps des deux civils tués près de la « tour de Rieux » et qui, selon les dires de certains, étaient des hommes qui devaient se trouver à l'avant des autres ou qui, à la vue des Allemands, avaient tenté de s'enfuir.
Si ces corps n'avaient pas été ramassés vers 15 heures par le chariot bâché, aperçu par Monsieur Guidez, c'est qu'ils étaient sans-doute trop proches de la route Cambrai-Solesmes jugée trop dangereuse pour une telle opération.

Dans ce flot de témoignages sur la libération d'Avesnes et de son proche environnement, en voici deux qui démontrent la mentalité de certains responsables allemands lorsqu'ils se trouvèrent brutalement aux portes de la débâcle.

Le samedi 26 août vers 17 heures, Monsieur Guidez, croisa dans la traversée de St Vaast , une puissante voiture décapotable de marque allemande, avec à son bord, un civil élégamment vêtu. Monsieur Guidez lui donnait environ 35 ans.
L'auto surchargée de valises, ne pouvait qu'attirer son attention d'autant plus qu'elle roulait à toute vitesse en direction de Solesmes. Son conducteur conduisait si dangereusement, que cela ne pouvait ressembler qu'à une fuite, et Monsieur Guidez s'interroge encore : qui était donc cet homme?
Cet inconnu ne pouvait être qu'un de ces civils allemands qui, hautement placé et peut-être établi sur Arras ou Amiens, envoyait la jeunesse française travailler en Allemagne. Ou bien un administrateur de l'organisation T.O.D.T qui édifiait le mur de l'Atlantique avec les bras de ces français, ramassés au cours d'une de leurs nombreuses chasses à l'homme.
Une remarque :
pour fuir avec une telle rapidité, cet homme avait sûrement quelque chose sur la conscience.

Monsieur Jules Libert se souvient très bien que, vers la fin août, une colonne de chariots de l'armée allemande se dirigeait vers Solesmes. Arrivée non loin de la mairie de St Vaast, elle dut stopper car un des véhicules avait perdu une roue. Face à ce contretemps, l'officier qui commandait cette colonne fut pris d'une telle fureur, qu'il alla retrouver le conducteur et lui assena un violent coup de cravache dans la figure qui fit gicler le sang de ce malheureux soldat.

Tous ces faits prouvaient quel vent de panique soufflait sur l'armée allemande qui pressentait la fin de ses heures de gloire. Il lui fallait fuir très vite et à tout prix. L'ennemi était aux abois.

Une note beaucoup plus agréable :

il nous a été rapporté que la libération de notre village fut marqué par un bal improvisé à la salle des Fêtes. Il nous est très aisé de deviner la joie, la gaité de cet heureux jour tant attendu.

Des témoignages venus d'Iwuy, confirment ceux de Monsieur Jean Dislaire.

A savoir que :

la colonne allemande arrivant de Cagnoncles, battant en retraite vers Iwuy en passant par Naves, fut accrochée par une colonne américaine qui se trouvait sur la nationale Cambrai-Iwuy-Valenciennes. Des combats eurent lieu entre Iwuy et le pont de chemin de fer qui se trouve sur une petite route qui mène à Naves. Au cours de ce combat, plusieurs véhicules furent atteints. Un seul réussit à prendre la fuite.

Selon la position des combattants, le projectile tombé à Rieux, ne pouvait venir que des Américains.

D'autre part, il a été raconté :

Deux autres véhicules allemands ayant perdu leur estafette à moto, s'étaient dirigés vers Rieux dans le but de la retrouver.

Ce jour-là, à Iwuy, on apprit que ces combats eurent pour conséquence la reddition de nombreux Allemands qui se firent prendre sur le chemin de la retraite.

Selon certains renseignements parvenus à Avesnes peu après la libération, les Allemands, qui tenaient sous leurs tirs toute une partie de notre village, étaient sans doute un poste avancé qui détenait toujours une large région à l'est d'Avesnes et que les Américains n'avaient pas encore chassé. D'où les remarques faites par Monsieur Guidez sur l'inquiétante absence de combat en direction de Caudry et le Cateau.

Les Américains, qui nous ont libérés devaient faire partie du XII ème groupe d'armées U S du Général Braddley. Lequel au sein du XIVème corps ne comprenait pas moins de trois divisions. Ces troupes ont eu de sérieuses pertes dans la région d'Aix la Chapelle. L'imposant cimetière de Henri Chapelle (village

de Belgique), situé au delà de Verviers en direction d'Aix la Chapelle, en témoigne.

Le 5 eurent lieu à Rieux d'émouvantes funérailles. Une foule immense y assistait et de nombreuses personnalités de la région vinrent rendre un dernier hommage aux treize fusillés.

Les jours qui suivirent, les gens cherchèrent à retrouver leur emploi, mais tout était désorganisé; les gares détruites, les locomotives mitraillées, tout cela se faisait lourdement sentir. Nous étions libérés certes, mais descendus au plus bas de ce que nous avions connu depuis le début de la guerre.

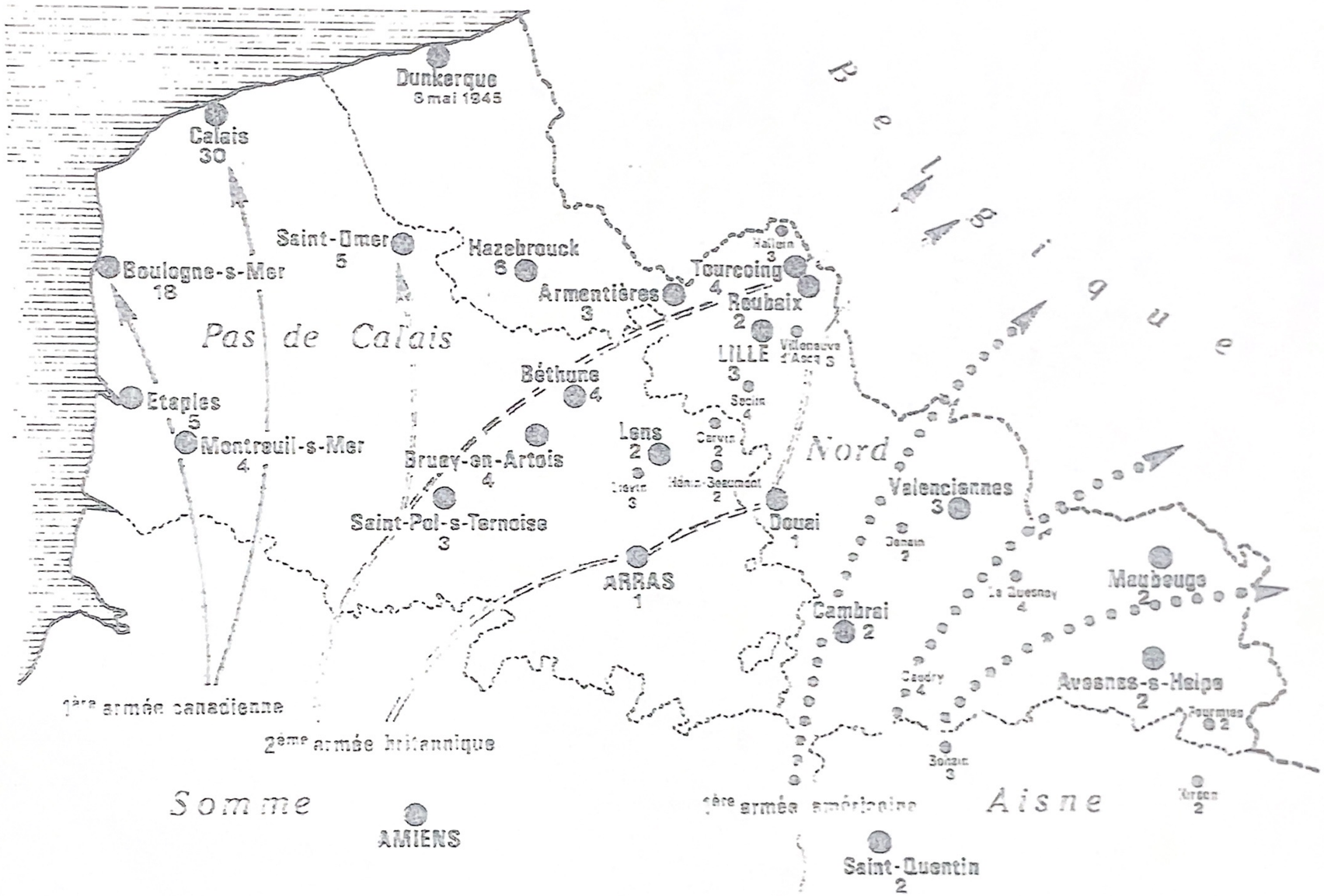
Concernant le ravitaillement : le pain était réduit à être confectionné avec de la farine de maïs et, à en croire certaines personnes, on oubliait souvent d'y mettre du levain, aussi les concasseurs écrasaient-ils les grains de blé de la dernière moisson. Alors certaines ménagères remettaient à jour les bonnes vieilles recettes qui restaient gravées dans leur mémoire depuis la guerre 14-18. Entre autre, le pâté sans viande, dont voici la recette :

*100 gr de biscottes, 65 gr de levure, 50 gr d'huile ou de beurre, 1 oeuf, 2 verres d'eau, 2 grosses gousses d'ail, 6 à 7 échalotes, sel, poivre, thym et laurier.

Faire tremper les biscottes dans un grand verre d'eau, dans un autre, la levure, mélanger le tout avec l'oeuf battu, ajouter le sel, le poivre, les échalotes et l'ail finement hâchée. Laisser reposer une heure.

Mettre dans une casserole, le beurre ou l'huile (de fabrication avesnoise), le thym et le laurier, ajouter le tout et laisser cuire à feu doux pendant vingt minutes sans cesser de remuer. Mettre en terrine sans remettre au feu.*

LA POUSSÉE ALLIÉE VERS LA BELGIQUE EN SEPTEMBRE 1944



Les chiffres notés sous le nom des villes indiquent le jour de leur libération.

SUR LE PLAN MILITAIRE

Les colonnes américaines ayant pris du retard à cause de problèmes de ravitaillement, l'armée allemande occupait toujours la partie Est de notre région, d'où un de ces avant-postes avait été placé à Avesnes.
Par un rapide bond en avant, ces colonnes avaient fait de nombreux prisonniers outrageusement serrés les uns contre les autres, ils se dirigeaient vers Cambrai par la route venant de Solesmes, à bord de gros camions MACK non bâchés, équipés de hautes ridelles. Ces véhicules conduits par des noirs américains roulaient sur nos mauvaises routes pavées à une vitesse folle.

A qui la libération avait été profitable?
Surtout aux jeunes qui n'avaient plus à craindre les rafles et les feuilles de route qui les obligeaient à partir travailler dans les usines d'armement allemandes.
A tous ceux (et ils étaient nombreux) qui, réfugiés dans la clandestinité, ne bénéficiaient officiellement d'aucune carte de ravitaillement.

Oberfeldkommandantur 670
- Militärverwaltung -

236/8

le 18 JANV 1943

C o n v o c a t i o n

M. ....

Vous êtes invité à vous présenter le à AVESNES les AUBERT

à la ~~Wortstelle (Bureau d'emploi)~~ Mairie de CAMBRAI le 23 JANV 1943 à 9 hs 30

En cas de non-comparution, vous seriez passible d'une punition et un mandat d'amener pourrait être décerné contre vous, conformément aux dispositions de l'ordonnance du Commandant Militaire concernant la disposition de la Police des commandants en date du 22 Mai 1940.

P.O.

Tack

Kriegsverwaltungsoberinspektor.

CONVOCATION ENVOYEE PAR LES ALLEMANDS POUR RECRUTER DE LA MAIN D'OEUVRE

35

LA BOMBE VOLANTE

Si les personnes âgées acceptaient facilement le couvre-feu à 22 heures, il n'en était pas de même pour les jeunes gens.
Ainsi Monsieur Jules Libert se souvient-il de cette liberté retrouvée.
C'était un dimanche soir, sans doute le dernier de septembre 44, ou celui du début octobre. Jules s'était attardé avec quelques camarades dans Avesnes, et regagnait St Vaast avec ses compagnons, lorsque à la hauteur du pont de chemin de fer rue de St Vaast (rue Henri Barbusse), un puissant bruit, pour le moins insolite, qu'accompagnait une étrange lueur dans le ciel au dessus de St Hilaire, les surprit. La lueur semblait se diriger vers Cambrai.
Bien qu'endimanchés, les jeunes gens furent pris d'une telle panique qu'ils se plaquèrent vivement au sol tout en conservant un oeil sur cet étrange phénomène lumineux. Puis brusquement le ciel redevint obscur et le bruit cessa, tout redevint calme. Mais quelques secondes plus tard, une violente explosion se fit entendre, qui eut pour effet de mettre fin à leur torpeur.

Dans Avesnes, d'où il n'était pas possible d'apercevoir la lueur, l'étrange bruit avait fait sursauter et clouer de surprise des jeunes qui traînaient dans les rues. L'imagination aidant, certains pensèrent à un quelconque objet céleste qui déchirait l'air par saccades. Puis ce fut également le silence, Soudain il y eut cette violente explosion qui semblait venir de la direction de Carnières. Etant donné l'heure tardive, il n'était pas possible d'aller à la recherche du point d'impact. Les jeunes n'étaient pas les seuls à trembler de peur, les chiens du village donnaient un concert d'aboiements.

Le point d'impact fut retrouvé le lendemain près du Riot du « Pont à vaques » là où traverse la route d'Avesnes-lez-Aubert-Carnières et le chemin qui mène de Rieux à Boussières (voir plan ci-après). L'engin, que l'on présumait être une « bombe volante » avait provoqué dans la terre, au fond d'un vallonnement, un énorme cratère, dont le pourtour de son arête, était émaillé en maints endroits de débris d'alliage métallique dont les plus gros fragments avaient la taille d'un grain de maïs. Bien que l'on apercevait aucun autre morceau de cet engin aux abords de ce point, il n'était pas exclu que certains aient pu se trouver dans le Riot du « Pont à vaques » ou dans la végétation des champs avoisinants.
Le fait que l'engin ait touché le sol d'une cuvette a considérablement réduit son effet de souffle d'où l'absence de dégâts autres que ce champ où se trouvait l'impact.

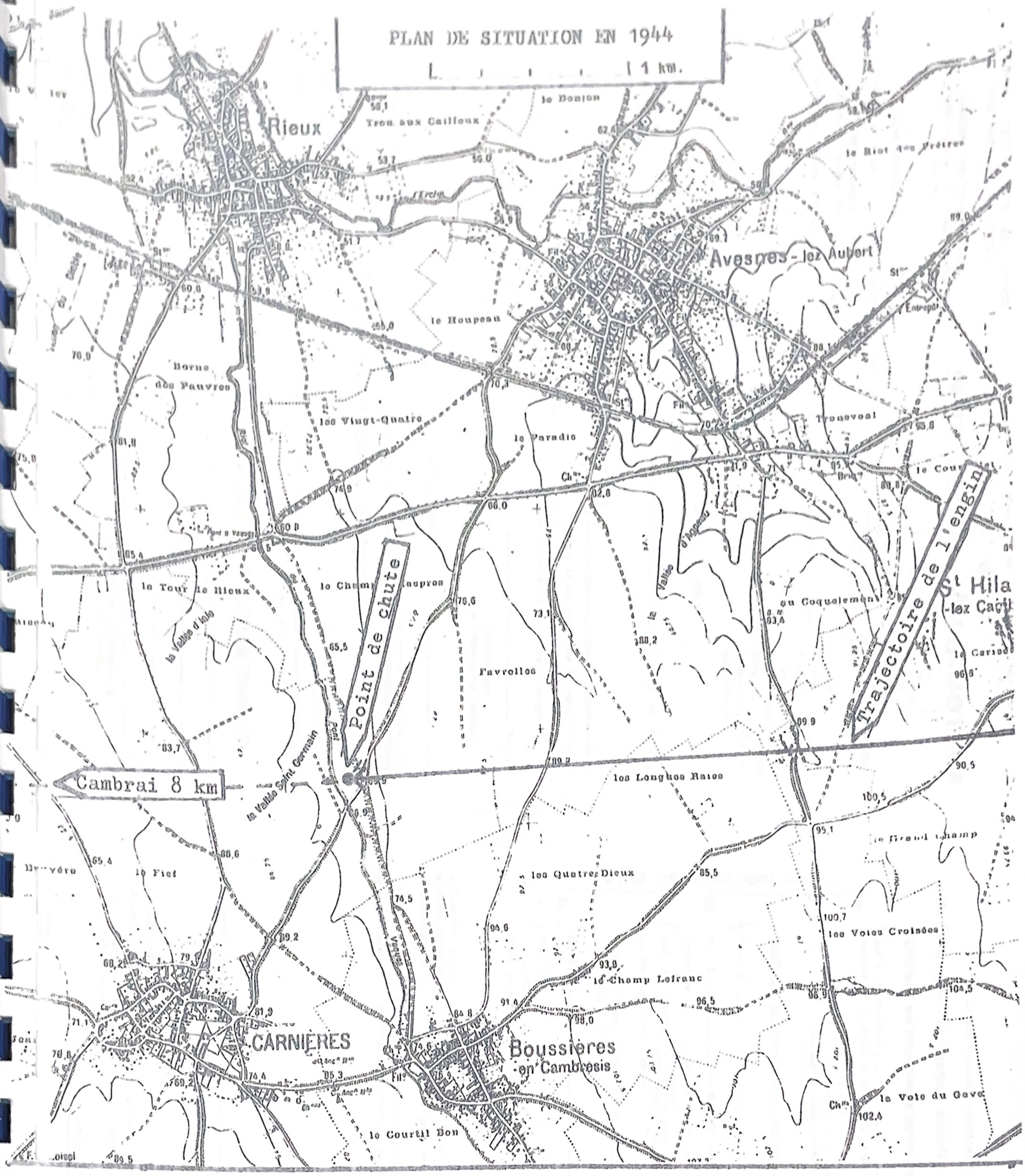
Compte-tenu de la situation militaire au moment des faits, on a pu conclure que l'engin n'avait du être tiré que d'un lieu assez proche du Luxembourg. L'examen du plan de situation ci-joint, établi à l'époque par quelques témoins, nous indique que la trajectoire de ce V1 aurait pu se prolonger jusque Cambrai, ce qui était problablement son but, si les conditions requises lui avaient été favorables.

Si Cambrai avait échappé à une catastrophe ce soir-là, que dire des agglomérations de Carnières, Boussières, Avesnes-lez-Aubert et Rieux, toutes situées à moins de deux kilomètres et demi du point d'impact! Quant à St Hilaire, il s'était trouvé être le dernier village survolé par l'engin, quelques secondes avant qu'il ne percute le sol.Cet évènement sans conséquence grave fut bien vite oublié par la population profondément marquée par cette guerre qui allait bientôt se terminer.

Les journaux ne commentaient que rarement ce genre d'évènement, et si cela se produisait, le commentaire passait discrètement dans les colonnes dites : « des chiens écrasés ».(1)

Remerciements à Jules Libert et Jean Guidez pour les témoignages.

(1) voir le commentaire relevé dans la Voix du Nord en date du 14 novembre 1944 qui relate un évènement similaire.



Extrait de la Voix du Nord du 14 Novembre 1944

...aud ... S'adresser à cet ...Roet.

...AUDOUVRES

...ff... M'amiénois ...par une auto

...li, vers 18 heures, ... d'une remorque, ... Citadins d'Amiens, ...chercher du charbon aux ...malent sur la route de ...peu avant l'église d'En... ...urs s'aident mutuellement ...continuer leur voyage ...et l'un d'eux, M. Boc... ...us, marié, père de deux ...entait le gazogène du ...son compagnon, quand ...mécanicien, se dirigeant ...le pas au passage ...eux ...ut projeté sur la ...le releva manifestement. Le ...le, d'Escaudœuvres, ne ...tarda ...a mort, due à une ...crân... La gendarmerie a ...nou...

de l'été dernier.

Puisque nous vivons dans une époque d'échanges commerciaux, l'Avesnois pourrait demander que pour les livraisons de viande, de beurre, de pommes de terre, de légumes secs, desquelles certains difficiles se plaignent, il lui soit envoyé un peu de ce précieux charbon, nous soulagerons d'autant les débrouillards et les services publics, mais aussi pour toute le menu peuple qui souffre du manque de chaleur et grelotte de froid et d'humidité devant une cuisinière à demi éteinte.

EST-ON PLUS MALHEUREUX DANS L'AVESNOIS QU'A LILLE ?

Une personne digne de foi nous signale ce qui suit :

La camionnette d'un ramasseur de beurre avait été arrêtée une première fois dans l'Avesnois. Sous prétexte qu'ils manquaient de beurre, les habitants ne firent partager le contenu de la voiture et chacun toucha ainsi une ration supplémentaire de 200 grammes.

douaniers s'avançant pour visiter l'auto, Huré et Belpomme prirent peur. Le premier déposa au bureau 15.000 fr., et le second 24.000.

Lison prétendaient toujours ne pas posséder de capitaux. Il fut fouillé et dans une de ses poches, on découvrit une action de 1000 florins tandis qu'une autre était trouvée dans une cachette « plutôt inattendue » : une chaussette du Bruxellois. En outre, Lison avoua qu'une somme de 61.000 fr. placée dans l'auto, lui appartenait.

La voiture a été saisie. Elle est estimée 56.000 fr. Lison est écroué. L'enquête continue au sujet d'un carnet de chèques découvert sur Huré et établi au nom d'une personne de Chaville (Seine-et-Oise). Ce carnet permet de se rendre compte qu'une somme de 130.000 fr. a été retirée du compte en banque depuis le 29 septembre dernier.

L'importante saisie de champagne

Nous avons relaté la saisie de champagne effectuée par les douanes de [illegible]

mois ont été arrêtés par les Allemands et eurent à subir respectivement une peine de 3 et 6 mois de prison.

UNE BOMBE VOLANTE SUR LE NORD

Vendredi dernier, une bombe volante est tombée sur le Nord. Il y a des dégâts matériels, mais aucune victime.

BOURSE DE LILLE

13 NOVEMBRE 1944

E. L. E. T., cours préc. : 430 ; cours du 13 : 440 ; Artésienne 700-707 ; Béthunoise 550-525 ; Cie Gaz 3.155-3-175 ; Electr. Gaz Nord 1.150-1.147; Electr. Nord 715-701 ; Electr. Nord, Ouest 1.500-1.370 ; Ets. Nord Fr. 890-870 ; Gaz Henin 935-965 ; Roubaisienne 5.200-5.190 ; Blanc-Misseron ord. 360-368, priv. 2.250-2.260 ; Longwy 1.485-1.470 ; Micheville 3.170-

OFFICE CENTRAL DE REPARTITION
DES PRODUITS INDUSTRIELS

Section du Caoutchouc,
de l'Amiante et du Noir de Fumée

DEMANDE D'ACHAT de PNEU VÉLO ou VÉLO-MOTEUR

ÉTAT FRANÇAIS
PRÉFECTURE DU NORD

pour { une enveloppe / ou / une chambre } seulement, de dimension _____ UTILISATION

Rayer la mention inutile.

Faite par : Nom et prénoms : _____

Profession : _____

Domicilié à _____, nº ____, rue _____

Possesseur d'un cycle ou assimilé.

Nº de la Plaque d'immatriculation (à défaut nº du cadre) _____ du cycle.

Bicyclette. Tandem. Tricycle. Triporteur. Vélo-moteur. Vélocar. Remorque ou assimilé. } Biffer les indications inutiles

Le demandeur, après avoir soigneusement rempli la demande ci-dessus et avoir précisé au verso les motifs, fera attester le bien-fondé dans l'une des cases ci-dessous.

ATTESTATION

Certifié exact, en ce qui concerne le motif A ou B (voir au verso), par M. le Maire, soussigné, de la Commune où est domicilié l'usager.

A _____, le _____ 194__

Le Maire,

Certifié exact, en ce qui concerne le motif C ou D (voir au verso), par l'employeur ou le directeur de l'établissement scolaire fréquenté par l'usager.

A _____, le _____ 194__

L'Employeur
ou le Directeur d'École,

Nom et adresse : _____

TRANSMISSION DE LA DEMANDE

Cette demande doit être transmise au service compétent du département.

Adresse : _____

Celui-ci en examinera le bien-fondé et, en tenant compte du contingent alloué au département, pourra accorder, ajourner ou refuser une autorisation d'achat, pour une enveloppe ou une chambre vélo ou vélo-moteur.

DÉCISION DU SERVICE PNEUMATIQUES DU DÉPARTEMENT

Autorisation d'achat { *(1) accordée le _____ par autorisation d'achat nº _____* / *(2) ajournée au début du mois de _____* / *(3) refusée pour le motif suivant :* _____

(Biffer les deux indications inexactes.)

A _____, le _____ 19__

Signature du fonctionnaire et timbre du service :

(1) La demande est à conserver par le service.
(2) La demande est à retourner à l'intéressé qui devra la présenter à nouveau à l'époque fixée.
(3) La demande est à retourner à l'intéressé pour l'informer du motif du refus.

Voir ... rso

I. Le demandeur déclare, sous sa responsabilité :

BIFFER LES INDICATIONS INUTILES

A. Être dans l'obligation absolue d'utiliser un cycle pour exercer sa professio

B. Utiliser sa bicyclette pour assurer le ravitaillement de sa famille.

qui est domiciliée à _____ kilomètres du centre normal d'approvisionnement de sa résidence (minimum de parcours exigé, du domicile au centre de ravitaillement : 2 kilomètres).

Il certifie en outre :
a) Qu'il n'existe pas de transports en commun sur ce parcours ;
b) Qu'aucun autre membre de sa famille habitant sous son toit ne possède une bicyclett de rouler.

C. Utiliser sa bicyclette pour se rendre à son lieu de travail.

situé à _____, rue _____

soit à _____ km. de son domicile. Minimum de parcours exigé : 3 km. à partir de du domicile au lieu de travail : 2 km. jusqu'à 15 a

Il certifie qu'il n'existe pas de moyens de transport en commun lui permettant de se rendre à son lie vail ; ou il atteste terminer / commencer son travail à ... heure ..., cet horaire ne lui permettant pas les transports en commun.

D. Utiliser sa bicyclette pour se rendre à l'établissement d'enseignemen fréquente.

situé à _____, rue _____

soit à _____ km. de son domicile. Minimum du parcours exigé : 3 km. à partir de du domicile à l'établissement : 2 km. jusqu'à 15 a

Il certifie qu'il n'existe pas de moyens de transport en commun lui permettant de se rendre à l'établ d'enseignement qu'il fréquente.

II. Le demandeur certifie :

a) Posséder un vélo ou assimilé ;
b) Faire cette demande d'autorisation d'achat pour ses besoins personnels ;
c) Demander cette autorisation d'achat pour assurer le remplacement d'une enveloppe ou d'une chambre non et non réparable ;
d) N'avoir pas reçu d'enveloppe ou de chambre vélo de remplacement depuis _____
e) Ne pas posséder d'enveloppe ou chambre en réserve.

A _____, le _____ 194

Lu et approuvé :
(Signature)

AVIS IMPORTANT

— Les déclarations fausses ;
— La cession ou falsification d'une autorisation d'achat, la revente de l'enveloppe ou de la chambre acquise ;
— L'utilisation de l'enveloppe ou de la chambre, accordée au titre de remplacement, pour l'équipement d'un c acquis sans pneumatiques,

sont passibles d'une sanction pénale.

MAIR. ·7·42.

Voir

LA CAMPAGNE BETTERAVIERE

Le début du mois d'octobre était attendu par de nombreux Avesnois qui effectuaient habituellement la campagne betteravière. Celle-ci arrivait à point nommé comme une bouffée d'oxygène qui allait soulager les habitants de bien de soucis, tant sur le plan pécuniaire que sur celui du ravitaillement, puisque pour bon nombre d'entre eux allaient manger à leur faim chez des employeurs qu'ils connaissaient de longue date, et ceci pendant une période de près de deux mois. Tandis que d'autres, employés par des sucreries, allaient voir leur travail bien rémunéré pendant plus longtemps.

Il faut dire qu'à cette époque, nous étions descendus au plus bas de ce que nous avions connu depuis mai 1940, cela à cause des quatre mois de bombardements et de mitraillages des trains ou des véhicules qui passaient sur les routes. La situation ferrovière était si perturbée, que des jeunes n'hésitèrent pas à franchir les cent ou deux cents kilomètres pour rejoindre des « places de betterave » où ils savaient pouvoir manger à leur faim. Ce besoin de partir « aux betteraves » était si fort, que chaque année, Avesnes-les Aubert se vidait d'une bonne partie de sa population. Ceux qui restaient étaient des personnes plus âgées employées dans les usines textiles, qui, à cette époque, tentaient de reprendre tant bien que mal leur fabrication. Habituellement, il ne restait que les employés des nombreuses entreprises de travaux publics, qui, pour le moment étaient occupés aux déblaiements dans les villes bombardées. Certains Avesnois allaient travailler au déblaiement de Boulogne.

La libération, c'était aussi la fin des bombardements

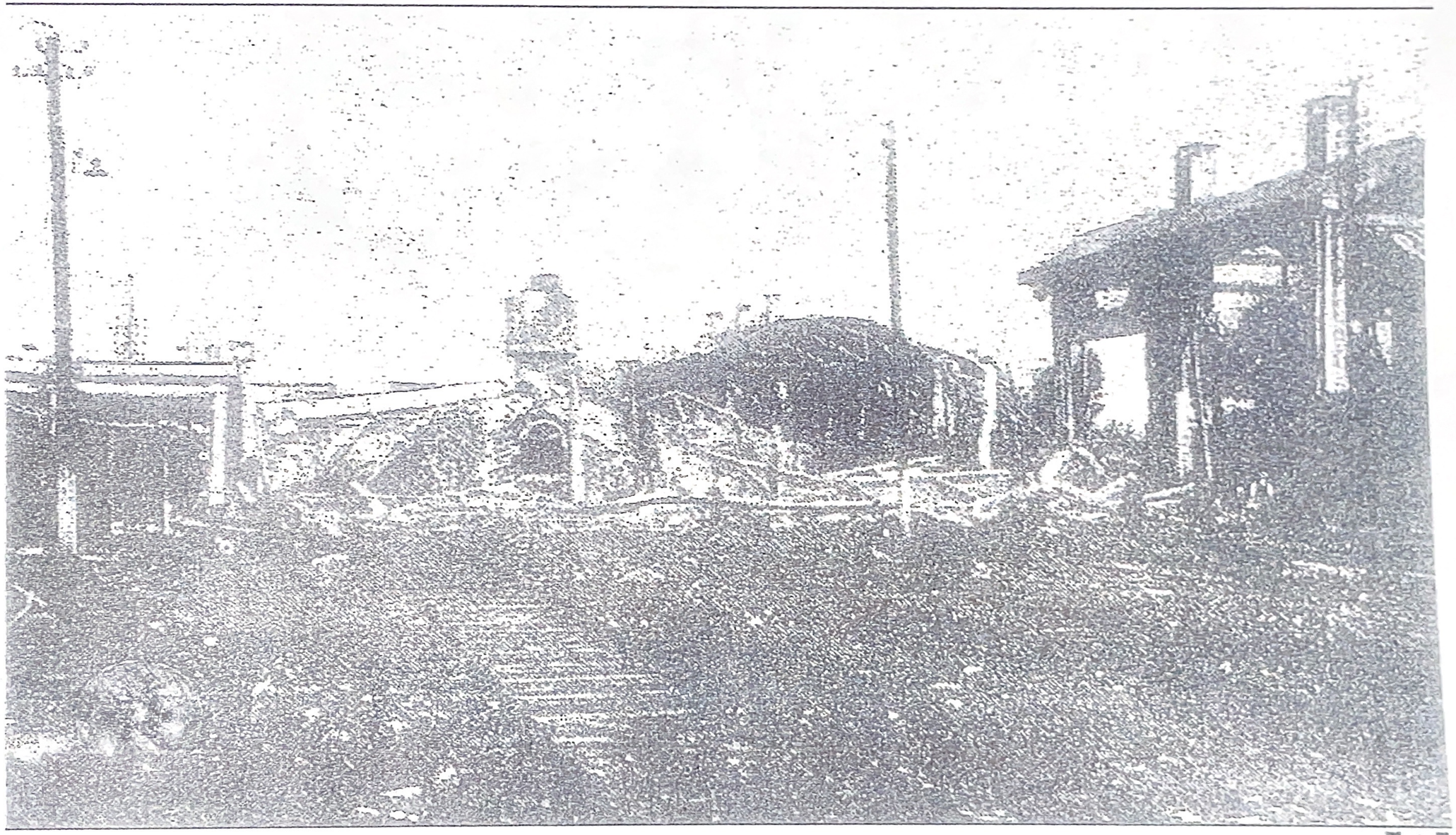
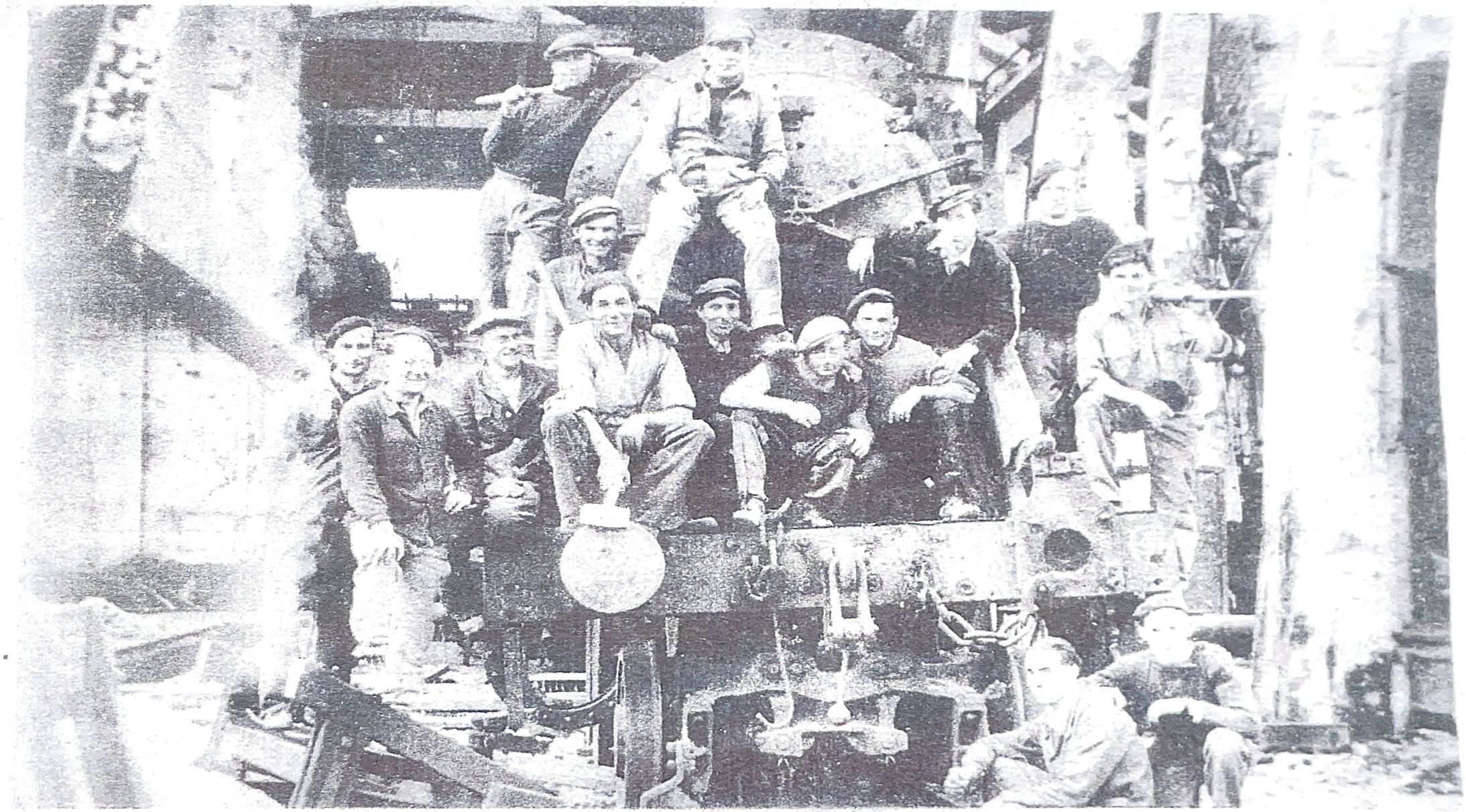


Photo X

Ici le dépôt des machines de la gare de Cambrai en 1944.



Déblaiement du dépôt des machines de la gare de Cambrai en 1944/45

parmis ces ouvriers, figurent quelques Avesnois.



Déblaiement du dépôt des machines de la gare de Cambrai en 1944/45
parmis ces ouvriers, y figurent quelques Avesnois.

LES BOMBARDEMENTS

Cette fin de l'année 1944 ainsi que le début de 1945 furent marqués de temps à autre de faits totalement nouveaux pour nous et dont nous ignorions le véritable but, c'est à dire le passage à faible altitude de gros bombardiers alliés, qui, lourdement chargés, partaient semer leurs engins de mort sur les villes allemandes. Ces avions, lorsqu'ils passaient au-dessus de nous et le plus souvent au début de la nuit, étaient bien souvent encore en formation très éparse, ce qui faisait que les vitres de nos fenêtres tremblaient pendant des dizaines et des dizaines de minutes.

Nous qui venions de subir ces bombardements, plus ou moins aveugles, nous étions attristés à la pensée de savoir que des personnes innocentes vivaient les derniers moments de leur vie. Et puis il y avait encore nos prisonniers de guerre et tous ceux qui avaient été contraints de travailler dans les usines allemandes.

Le lendemain de ces passages, chacun évoquait un fait qu'il avait subi ou qu'il avait vu. C'est ainsi que nous vous en présentons quelques-uns, vécus par des Avesnois au cours des mois précédant la libération, que l'on ne peut oublier.

A savoir, cet Avesnois qui se rendait le matin à Cambrai et qui fut surpris par un bombardement alors qu'il se trouvait aux environs du cimetière allemand, route de Solesmes. Allongé dans un fossé, pris de panique, il se mit soudainement à genoux et regardant le ciel dit :

- Au revoir mes enfants, vous ne reverrez plus votre père!

A ce moment-là, il fut à nouveau plaqué au sol par un de ses collègues également d'Avesnes.

Il n'y avait pas que les Français qui paniquaient, puisqu'on avait vu un gradé allemand tirer au révolver sur les bombardiers qui le survolaient.

Un autre Avesnois tout confiant, pénètrant dans Cambrai après avoir entendu la fin de l'alerte, vit, alors que la sirène sonnait de nouveau, qu'une locomotive accrochée à un train de munitions en provenance de la direction de Valenciennes, était camouflée sous le pont de la rue de Solesmes avec près d'elle, un wagon équipé de deux pièces de D.C.A. Notre homme prit ses jambes à son cou pour fuir vers Escaudoeuvres. Cependant les bombes tombèrent alors qu'il se trouvait toujours très proche de ce train. Mais il en fut quitte pour une belle frayeur. Heureusement pour lui que la D.C.A ait été muette, car il ne nous aurait sûrement pas raconter son histoire!

SOLESMES :

Une personne qui était à Solesmes ce jour là, avait perçu dès le matin la sirène de la ville sonnant l'alerte. Des avions tournoyèrent aussitôt dans le ciel, mais comme le temps s'écoulait et qu'il ne se passait rien en dépit de la présence des bombardiers au dessus d'eux, les gens avaient repris leurs activités quand soudainement, ils lâchèrent leurs bombes. Un Avesnois qui se trouvait à proximité, se porta immédiatement au secours des nombreux blessés. C'est alors qu'il découvrit la partie basse du corps d'un homme, l'autre partie était passée à travers de la fenêtre d'une habitation et avait attérri dans une pièce qui servait de bureau, L'aviation américaine s'était trompé de cible. !!!

CAMBRAI :

Quel ne fut pas le désarroi de ce jeune Avesnois en arrivant à son travail un matin à Cambrai, d'apprendre qu'une de ses rares collègues de son âge avait été tuée dans le bombardement de la soirée de la veille! Les bombes avaient fait de nombreuses victimes dans la ville. Le corps de la jeune fille avait été retrouvé dans l'église de « l'Immaculée Conception » où elle s'était réfugiée. L'émotion de cet Avesnois fut d'autant plus grande que la veille, elle l'avait cherché à la fin de son travail. Elle lui avait dit adieu avec un petit geste de la main puis s'était éloignée rapidement. Avait-elle eu un mauvais pressentiment? Nul ne le saura jamais. C'était ça aussi les bombardements et les drames qu'ils provoquaient.

Si on pouvait, dans le centre de Cambrai, se sortir des bombardements grâce aux nombreux abris mis à la disposition de la population, il n'en était pas de même lorsqu'une petite partie des bombes étaient à retardement. Voici à ce sujet deux récits que nous avons retenus.

Un Avesnois qui se rendait un matin à vélo à Cambrai en fit la désagréable .expérience. Alors qu'il se démenait dans toutes sortes de gravats qui encombraient encore la rue depuis le bombardement de la veille au soir. Il fut surpris par l'explosion d'une de ces bombes à moins d'une quarantaine de mètres de lui. Elle ne lui donna qu'une belle peur tout en le recouvrant de poussière.

La chance jouait parfois un très grand rôle, à savoir la mésaventure arrivée à ces quatre Avesnois travaillant aux Ponts et Chaussées de Solesmes, à qui avait été confié la tâche de reboucher les trous faits par les bombes tombées sur la chaussée de la rue de Solesmes à Cambrai. Pour effectuer ce travail, ils étaient aidés par un chauffeur, propriétaire d'un petit camion tout terrain anglais, récupéré lors de la débâcle de 1940. Quand le camion fut chargé, ils partirent tous pour le vider dans un trou de bombe. Mais quel ne fut pas leur effroi lorsqu'ils revinrent faire un autre chargement, le tas de décombres avait disparu! A sa place se trouvait un énorme entonnoir. Une bombe à retardement, enfouie à cet endroit, avait tout bonnement explosé durant leur courte absence. Ils l'avaient échappé belle.

C'était comme on peut le constater l'époque où en se levant le matin, personne n'était sûr de revenir se coucher le soir.

LES ANGLAIS

Autre exposé de Jean Guidez.

Dès la mi-octobre 1944, c'est à dire quelques semaines après la libération de notre région par les troupes alliées, des petits groupes de soldats Anglais se trouvaient hébergés chez l'habitant des quelques villages qui jalonnent la route Cambrai-Solesmes. Sitôt sur place, ils s'étaient vus confier la tâche de monter en bordure de la section de route, comprise entre le lieu dit « sucrerie de Cauroir » et Solesmes. Des campements de toile couleur kaki, étaient espacés les uns des autres de deux à trois cents mètres, selon la configuration du terrain. En général les campements étaient composés d'une grande tente et d'une quinzaine d'autres plus petites, réparties dans des champs, un peu en retrait de la route.

Pour la section située entre le lieu dit « sucrerie de Cauroir » et Cambrai, il se trouvait à cette époque côté cimetière, implantée sur un large trottoir, une voie ferrée qui reliait la sucrerie aux voies de la gare annexe de Cambrai. (1)
Par sa position en bordure d'une route d'un côté, et de terrains convenables de l'autre, cette voie était judicieusement mise à profit par les Anglais pour y amener de nombreux wagons chargés de fûts d'essence de deux cents litres qui, déchargés à la main par ces soldats, étaient placés en bordure des champs faisant face à la voie, en tas volumineux dont les responsables avaient pris la sage précaution de les faire espacer d'une trentaine de mètres les uns des autres.
Les arrivages fréquents au début, avaient bien vite créer un énorme dépôt de carburant, qui s'étalait sur une longueur d'au moins un kilomètre.
Il va sans dire que ce déploiement de matériel sur près de treize kilomètres, avait bien entendu fini par intriguer la population qui au fil des jours propageait des rumeurs plus ou moins fantaisistes, voire même alarmistes. Chacun s'interrogeait sur la destination exacte de cet étalage militaire, car discrètion propre aux Anglais et la barrière linguistique ne faisaient qu'alimenter l'inquiètude bien compréhensible des civils.

1) c'est certainement la présence d'une route et de terrains appropriés en bordure d'une voie ferrée qui a été déterminant dans le choix de cet emplacement par les autorités militaires britanniques.

Le voile se lève.

Après une semaine d'intense activité des Anglais travaillant à l'agencement de ce site, la route reprit son calme habituel. (2) Seuls, quelques passages de « jeep » des M.P (police militaire) américains, qui assuraient la surveillance, venaient troubler la tranquillité.

Côté Cambrai, les activités au niveau du dépôt de carburant s'étaient beaucoup réduites et ne se limitaient plus qu'à de très rares déchargements. Qu'allait-il se passer?

Un matin, des petits camions militaires anglais « tout terrain », vinrent approvisionner en fournitures de toutes sortes (qu'ils amenaient d'un dépôt établi sans doute à Cambrai), les divers campements installés le long de la route, et cela, jusqu'au début de l'après-midi.

Vers les 17-18 heures, la route fut soudainement envahie par une multitude de véhicules militaires anglais de toute catégorie qui, bien que lourdement chargés, tractaient généralement une remorque.

Au fur et à mesure de leur arrivée, ces camions étaient dirigés de façon impeccable par les chefs, vers l'endroit où ils devaient s'arrêter. Quand les hommes de troupe eurent quitté les véhicules pour rejoindre les campements, les chauffeurs s'évertuèrent, parfois au prix de gros efforts, à garer leurs véhicules sur un trottoir ou un accotement nullement destinés à servir de parking...

Fait extraordinaire, en fin de journée, aucun de ces véhicules ne stationnait plus sur la chaussée.

L'arrivée d'un tel convoi n'était comme on s'en doute, nullement passé inaperçu aux yeux des enfants qui venaient voir à quoi ressemblaient ces soldats. Ainsi on apprit bien vite que c'étaient des Canadiens anglophones. Leur division venait de quitter le front italien où ils se battaient contre les Allemands. Après avoir traversé la France, ils allaient gagner la Hollande pour renforcer les troupes anglaises engagées dans de très durs combats.

Vers la fin de la journée, les petits camions avaient repris leur activité en amenant cette fois des jerricanes d'essence pour les véhicules.

Quelques enfants et parfois même des femmes, venaient quémander auprès des soldats, des cigarettes ou du savon.

2) En une journée, il ne passait sur cette route, qu'un très petit nombre de véhicules civils à moteur et, fait remarquable, aucun la nuit

Le lendemain matin.

Parti certainement très tôt le lendemain matin, le convoi qui venait problablement de faire sa dernière pause avant d'atteindre la zone des combats, avait abandonné aux abords des campements, les nombreux jerricanes ayant servi au remplissage des réservoirs. Ceux-ci traînaient en bordure de la chaussée. Alors que nous, pauvres gueux, nous manquions de tout, ces petits réservoirs plus ou moins pleins? attiraient fortement notre attention. Hélas, nous ne pouvions rien tenter, tant la police américaine était omniprésente sur cet emplacement.

Cette seconde journée commença par le nettoyage des campements et de la route par les soldats. Puis ce fut le ramassage des jerricanes par les petits camions, et, comme la veille, le réapprovisionnement des campements.

Vers 17 heures, un autre convoi arriva, son comportement fut identique à celui de la veille, mais cette fois, un changement s'était opéré, car bien avant son apparition, les enfants et les femmes tous munis de cabas « languinaient » de pied ferme. C'est sûrement par crainte des M.P qu'il n'y eut pas de cohue. Tout le monde attendait patiemment que les camions eussent pris chacun leur place avant de venir quémander. Les enfants répêtaient « cigarettes pour papa », tandis que les femmes proposaient, oeufs et légumes frais du jardin en échange de boîtes de conserve ou bien encore de savonnettes. (Celles que nous avions ressemblaient à un genre d'agglomérat calcaire très légèrement moussant plutôt qu'à de véritables savonnettes).

Si cela se passait toujours sous l'oeil bienveillant des gradés, par contre, ceux-ci devenaient intransigeants lorsqu'il s'agissait de l'accés des personnes dans le périmètre des campements.

Durant une période que l'on pourrait évaluer à une bonne dizaine de jours, les mêmes scènes se répétèrent chaque fin d'après-midi, à tel point que les gosses s'évertuaient à clamer dans les rues du village « cigarettes pour papa! Savonnettes pour laver nénette !» Les hommes participaient très rarement à ce troc, ainsi que les jeunes filles, car leurs parents leur interdisaient l'accès à cette route, à cause des soldats. Mais ceux-ci devaient avoir d'autres soucis, puisqu'ils partaient combattre des troupes allemandes qui résistaient héroïquement aux assauts britanniques en Hollande.

Chaque campement disposait d'une petite remorque réservoir qui contenait l'eau nécessaire à l'usage courant. L'eau potable, elle, était contenue dans des jerricanes émaillés à l'intérieur. Bien qu'étant distants de deux cents kilomètres du front, cette importante aire de repos ne possédait aucune protection anti-aérienne, il en était de même pour les convois, dont la plupart des véhicules, bien qu'équipé chacun d'une cabine conçue pour recevoir une mitrailleuse montée sur pivot, n'en possédait pas encore au moment de leur départ pour la Hollande.

On s'habituait à côtoyer chaque jour un nouveau convoi. Puis vint un jour où, l'un de ces convois reçut, pour son ravitaillement en carburant, non pas les

jerricanes habituels « type américain » de couleur vert foncé, mais des bidons cylindriques anglais couleur sable. Peut-être manquaient-ils de jerricanes? Cela était bien possible car les autorités militaires invitaient la population à remettre en mairie, tous les jerricanes trouvés en bordure de route. Le lendemain matin, tous les travaux de nettoyage furent assurés comme à l'habitude, sauf le ramassage des bidons qui traînaient un peu partout au bord de la route. Cela nous étonna, mais qu'à cela ne tienne, aux environ de 17 heures, tous les spécialistes du troc reprirent leur place et attendirent le prochain convoi, qui ne vint jamais. Ils s'en retournèrent bien tristes et déçus, se doutant bien que cette opération était terminée.

Après plusieurs jours d'abandon, les bidons furent enfin ramassés et les M P américains diminuèrent considérablement leur surveillance.

Un dépôt de bidons à Avesnes-lez-aubert.

On ne connaîtra jamais les raisons qui ont poussé les autorités britanniques à venir établir un dépôt de bidons à Avesnes-lez-Aubert, sur un emplacement étroit et mal disposé pour une telle opération. Ce dépôt se trouvait situé sur le trottoir gauche de la route nationale au lieu dit: « à l'ourme » c'est à dire, presque à la fin du talus entre le carrefour Avesnes-Bévillers et le calvaire d'Avesnes, alors qu'ils auraient pu être remis au dépôt d'essence qui se trouvait un peu au delà de la sucrerie de Cauroir.

Les bidons laissés en rade et dont certains contenaient encore de l'essence, devenaient une véritable aubaine pour beaucoup de gens qui trouvaient là l'essence, dont ils avaient perdu l'odeur depuis bien longtemps. Ces bidons, par leur forme, étaient bien vite transformés en seau,(leur principal usage était de servir à évacuer le purin des fosses d'aisances vers le jardin potager).

Après une assez longue période d'abandon, le fameux dépôt, où ce qui en restait, fut enfin enlevé par les Anglais. Mais à cet emplacement, la terre avait été imprégnée d'essence, à tel point que l'herbe mit plusieurs années à repousser.

Quoiqu'il en soit, on peut affirmer qu'à partir de cette date, chacun à Avesnes a pu disposer d'un peu d'essence pour ses menus besoins, (pour le briquet etc...) Entre temps, les Anglais étaient toujours logés chez l'habitant et assuraient ainsi la maintenance de ce site pour une longue période hivernale.

Sursaut de l'armée allemande.

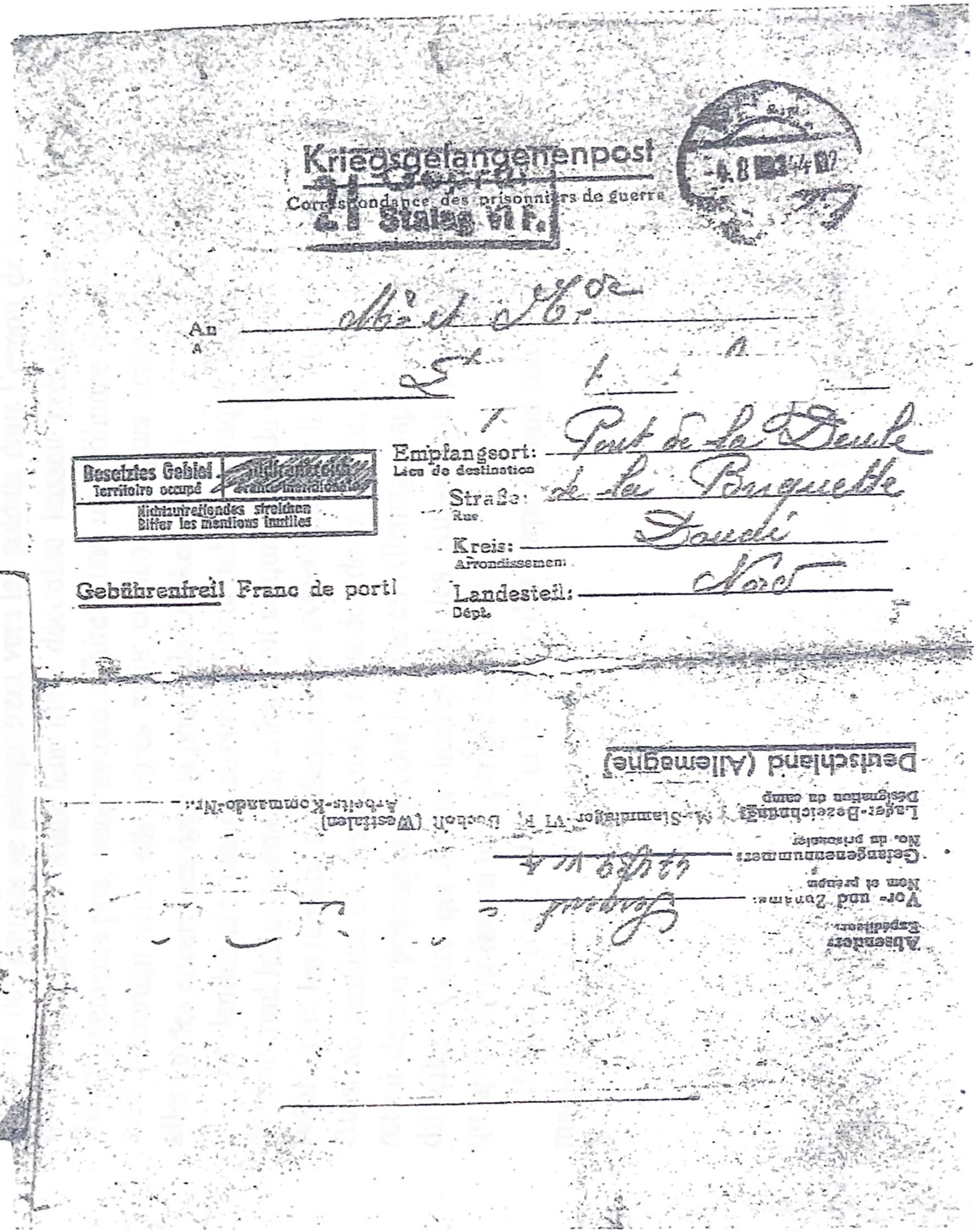
Entre temps, le 26 décembre 1944, l'armée allemande que l'on disait moribonde, se permit une attaque dans le massif des Ardennes et fit reculer les Américains. Elle fit une percée de 75 kilomètres en bénéficiant des conditions atmosphériques défavorables qui avaient cloué au sol l'aviation alliée. Un moment nous avons pensé que les Allemands allaient rééditer le coup de mai 1940. Heureusement le beau temps revint début 45, on vit alors passer au-dessus de nos têtes, de nombreux avions de transport tirant chacun un planeur. C'était impressionnant de voir tous ces renforts partir vers les Ardennes.

A Avesnes nous avons hérité pendant quelques jours d'un de ces planeurs qui avait été accidentellement décroché d'un avion, et était venu se poser le long de la voie ferrée au lieu-dit : « le Paradis ».

Des volontaires français de la région, basés à Cambrai avaient même été envoyés en Belgique pour assurer la sécurité des arrières des troupes américaines, malmenées par des saboteurs parachutistes allemands.

PRISONNIERS DE GUERRE

Ici, deux modèles d'imprimés fournis
avec parcimonie par les Allemands,
aux prisonniers de guerre français
détenus en Allemagne,
pour correspondre avec leur famille.



LA FIN DE L'HIVER ET DE LA GUERRE

Les semaines s'écoulaient, les soldats se trouvaient toujours sur le site, mais leur activité était considérablement réduite. Côté campements, la présence de temps en temps de quelques soldats, nous indiquait que les campements n'étaient pas tout à fait en état d'abandon. Quand aux patrouilles de M P, si elles étaient rares, elles étaient cependant imprévues.

Comme on peut s'en douter, ce long hiver avait fini par faire circuler de nouveau, quelques rumeurs, et tout particulièrement celles qui signalaient que cette aire de repos ne refonctionnerait qu'après la capitulation de l'Allemagne, pour accueillir des troupes alliées démobilisées.

Mais après un long sommeil de près de 7 mois, les gens ne s'intéressaient plus guère à «cette chose » qui, dorénavant, faisait partie du paysage. Puis le 8 mai, arriva enfin l'armistice. Nous avions l'assurance que cette fois, le site allait se réveiller. L'attente fut de courte durée car dans les jours qui suivirent, un petit convoi venant de Cambrai, arrivait, faisant la même chose que les convois antérieurs.

Aussitôt, des garnins se précipitèrent vers les soldats dans l'espoir de se procurer quelques cigarettes. Mais leur mine déconfite laissait présager quelque chose. Renseignements pris, nous avions affaire à une unité blindée tchécoslovaque qui s'en retournait chez elle, après avoir combattu depuis septembre, les troupes allemandes encerclées dans la poche de Dunkerque. (1)

Le lendemain matin, aussitôt l'unité tchécoslovaque partie, les Anglais démontèrent les campements, enlevèrent ce qui restait du dépôt de carburant, puis restituèrent les terrains aux fermiers qui avaient hâte de faire les semailles.

Ainsi se termina un des derniers épisodes de la guerre, le tout dernier étant le retour de nos prisonniers encore retenus en Allemagne après cinq longues années difficiles. Ceux qui furent libérés par les Russes, ne rentrèrent par bateau qu'après avoir fait un long périple en Russie.

Beaucoup plus tard, ce fut le retour des corps de nos soldats tués dans cette maudite guerre.

(1) Par la suite, on apprendra que ces hommes appartenaient a une brigade blindée tchécoslovaque commandée par le général LISKA

Réflexion.

Par la suite, nous avons essayé de comprendre la raison pour laquelle des Allemands étaient venus occuper une partie d'Avesnes, tandis que les Américains en occupaient une autre. Cela n'était pas le fait d'un hasard comme nous le pensions. Disons plutôt, une stratégie du haut commandement allemand. Celui-ci maintenait le contact au moyen de petits avant-poste d'observation, le long de l'aile droite de la poussée américaine vers le Nord. (voir page 31) Ces postes avancés transmettaient à leurs troupes restées en arrière, de se replier en bon ordre sur la ligne « Siegfried » (1).

1) Equivalent allemand de la ligne Maginot française.

l'Association ARTS et CULTURE Section Patrimoine :

Madame Muriel Dufetel
Monsieur Arnaud Guidez
Monsieur Jean Guidez
Monsieur François Leprette
Madame Solange Méresse
Madame Marie-Thérèse Pertriaux
Madame Jocelyne Sandras

Remercient vivement les personnes qui ont apporté leurs témoignages et confié certains documents pour la réalisation de cette brochure.

